



Appel du Général De Gaulle du 18 juin 1940 Le 18 juin 2006, à 11h

Par décret du 10 mars 2006, le Président de la République a institué le 18 juin Journée nationale commémorative de l'appel historique du Général de Gaulle, à refuser la défaite et à poursuivre le combat contre l'ennemi.

Non pas que le Peuple de France ait oublié, non pas que la mémoire faillisse, mais le temps faisant son œuvre, que les derniers témoins, que les derniers acteurs, puissent passer le relais à la mémoire de la France.

Que le courage, le sacrifice, l'abnégation, de celles et ceux qui firent aveuglément confiance à une voix, brouillée déjà par l'ennemi, après les voix d'abandon et de renoncement ; que l'enthousiasme et les peines venus de tous les horizons de ce qu'était l'Empire Français, demeurent intacts dans le cœur de chacun et chacune.

En moins de 100 jours, l'idée même de France était à genoux, terrassée par la folie guerrière venue d'Outre Rhin.

Rien, ni personne, aucun traité, aucune conférence n'avait pu venir à bout de la volonté hégémonique et mortifère d'un état proclamant qu'il se bâtissait pour 1000 ans.

Le 17 juin l'Armistice était demandée, comble d'humiliation, par celui même qui avait mis à genoux l'Empire allemand, sur les lieux mêmes où à peine 20 ans plus tôt, la France rétablie dans son rang et son honneur, à la tête des pays libres, forçait l'ennemi commun à mettre fin au premier conflit mondial.

Rien ! Si ce n'est un Général de brigade, à titre temporaire, réfugié à Londres, dont la pertinence d'analyse du conflit en cours, les modes de résistance, devinrent prophétiques ;

Rien ! Si ce n'est l'appel à croire au devenir et à l'avenir en commun.
Bien peu l'entendirent, bien peu le comprirent.

Écoutons-en quelques uns :

« ...et puis j'ai éteint mon poste, en maudissant cet huluberlu, comme si les millions de pauvres gens sur les routes, la France ravagée, ne suffisait pas, en plus il fallait continuer... j'ai maudit cet homme... ».

Ainsi parle Madeleine, Chevalier de la Légion d'Honneur, Médaillée de la Résistance, déportée à Ravensbruck.

La détestation n'avait duré qu'un temps.

« ...mes cartouches n'avaient pas servi, mon fusil était neuf, comme mon équipement. Avant même de me battre j'étais vaincu, à la plus grande honte de mon père qui avait fait Verdun, j'ai déserté et j'ai rejoint Leclerc au Tchad. J'ai été condamné à mort par contumace par le pays pour lequel je ne rêvais que de me battre. En août 1944, j'étais sur le premier char qui entra dans Paris. ».

L'ardeur au combat n'avait pas cessé.

« ...Je me suis demandé ce que je dirais à mes élèves, dont les pères, au mieux, étaient prisonniers, qui voyaient s'installer l'Occupation, alors que tous les matins j'écrivais Liberté, Egalité, Fraternité sur le tableau. La réponse à ces questions qui me rongeaient je crois qu'ils l'ont eue lorsque la milice m'a arrêté pour terrorisme : 18 ponts sabotés, des centaines de faux papiers confectionnés... entre autres. Non, je n'ai pas entendu l'Appel, quelqu'un a glissé un papier dans ma boîte, et de fil en aiguille, j'ai repris espoir. »

L'espérance n'avait pas failli.

L'écho de cet Appel résonne jusqu'aux marches du Panthéon, le 19 décembre 1964, où le transfert des cendres de Jean Moulin, qui n'aurait pu être qu'une austère et solennelle cérémonie comme la République sait les organiser, par la voix d'André Malraux, devient un événement où la Gloire, les souffrances de la Résistance, de celles et ceux qui donnèrent tout, se délièrent de l'usure du temps et des étiolements des révisions équivoques.

« Ecoute, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici à côté :

De celles de Carnot et des soldats de l'An II

De celles de Victor Hugo avec les misérables

De celles de Jean Jaurès veillées par la Justice.

Aujourd'hui jeunesse puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour. Ce jour-là, elle était le visage de la France. »

Le 18 juin 1940, une voix devint celle de la France, sans autre volonté que la victoire, sans exclusive de race ou d'opinion, de sexe ou de classe : face à l'adversité, se dressait un seul rempart : celui de l'appel à la vie, une vie libre, dans un monde libre où chacun avait sa place.

Ce que disait la voix de Londres, c'est qu'il « existe un pacte vingt fois séculaire qui unit la grandeur de la France à la liberté du monde », et que pour rebâtir son honneur, la France devait, avec ses alliés relever l'épée brisée à terre ; ce que firent les combattants de Birhakeim, qu'il fallait que partout sur le territoire, l'ennemi soit observé, quantifié, identifié, combattue l'heure venue, ce que firent les mouvements de Résistance, qu'uni et communiant dans un seul but, il n'y ait qu'un seul Peuple.

Un peuple, mais avec des alliés. Des alliés, écrasés sous les bombes, dont l'indéfectible soutien, plus de 60 ans après, appelle et le respect et le souvenir.

Des hommes, car que serait le 18 juin, sans l'acharnement de Winston Churchill, qui le 20 août 1940 proclamait : « *Que la France soit dans l'heure présente accablée et comme anéantie est le crime, non d'une noble et grande nation, mais de ceux qui ont pour nom les hommes de Vichy.*

Notre sympathie est profonde pour le Peuple Français. Tous ces Français Libres ont été condamnés à mort par Vichy, mais le jour se lèvera, aussi sûrement que le soleil demain, où leurs noms, riches d'honneur, reconnus, seront gravés dans la pierre de toutes les rues et de tous les villages d'une France rendue à sa liberté et à son ancienne renommée, dans une Europe sauvée. »

L'appel du 18 juin, demeure le cri d'un homme seul, face à l'adversité vers lequel vont converger des centaines de destins particuliers qui vont se fédérer en une volonté de destin collectif, à l'ombre d'un symbole.

La croix de Lorraine, icône d'une région dont la constante dans l'histoire n'a été que sa volonté de demeurer au sein de la France, devient le signe de ralliement de celles et ceux qui veulent bâtir un avenir à la France.

L'Ordre de la Libération devient leur âme représentative. Dans l'imaginaire de la France au combat, entre le mot de Résistance.

Il clôt l'Appel.

« Quoiqu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ».

La feuille de route est donnée.

Quatre ans de combats et de trahisons, quatre ans de douleurs et de sacrifices, quatre ans de malheurs et de destructions, avant que ne s'accomplissent de manière prophétique les quelques phrases d'obstination et de colère du 18 juin, lancées par un Général dont l'unique douleur s'appelait la France.

Merci.